

L'homosexualité en prison, une histoire de femme...

(16/07/2007)



© BAUWERAERTS

Pour les détenus, seul le partenaire soumis est considéré comme un équivalent féminin

BRUXELLES Ce n'est un secret pour personne et encore moins un tabou : l'homosexualité dans les prisons belges et du monde entier, d'ailleurs, est omniprésente. Mais pour quelle raison un homme hétéro devient-il homosexuel en prison ? Evelyne Josse, psychothérapeute, psychologue réputée (elle travaille d'ailleurs avec la police fédérale dans le cadre des hypnoses des victimes ou témoins), a tenté de comprendre ce phénomène.

"Partout dans le monde, les rapports de genre sont organisés selon une hiérarchie où les hommes occupent la position dominante et les femmes une position de subordination", explique Evelyne Josse. "La virilité est un principe organisateur essentiel de cette catégorisation." Cette fameuse virilité distingue les hommes des femmes mais ce n'est pas tout. En prison, les hommes capables d'affirmer leur virilité occupent les positions élevées de la hiérarchie carcérale. "Les autres sont relégués au bas de l'échelle, assimilés aux femmes."

Et si tout n'était en fait que lié au virilisme ? "On entend par virilisme l'exacerbation d'attitudes et de comportements virils adoptés par les hommes. Ce paroxysme de virilité se manifeste principalement dans les communautés régies par la loi du plus fort telles que les institutions pénitentiaires, l'armée, le monde de la rue (gangs, bandes) et les quartiers défavorisés des grandes villes."

Mais comment reconnaître ce terme étrange ? "Le virilisme se manifeste principalement par l'agressivité, par la volonté de dominer et de conquérir (y compris sexuellement), par le rejet d'attitudes et de comportements considérés comme des signes de faiblesse (pitié, compassion, indulgence, sentiments amoureux, etc.) ainsi que par le culte des caractéristiques extérieures de masculinité (muscles, cheveux courts ou rasés, tatouage).

Et en prison ça donne quoi ? "L'incarcération a pour conséquence de déposséder les individus de leur identité personnelle et sociale." Derrière ces murs, un nouvel univers social s'impose. Les détenus sont contraints à se créer une nouvelle identité. Une identité où la virilité tient un

rôle majeur. Le travail, les loisirs, la famille, qui comptent à l'extérieur, sont des facteurs inexistantes en prison. "Il importe de passer pour un dur et de se faire respecter sous peine de se faire maltraiter."

Et le sexe dans tout ça ? "La majorité des actes sexuels auxquels se livrent les prisonniers ne relève pas de l'homosexualité au sens strict. Le choix d'un partenaire de même sexe étant attribué à la situation carcérale et non à l'orientation sexuelle personnelle." D'ailleurs, pour les détenus, seul le soumis (passif dans la pénétration ou actif dans la fellation et dans la masturbation) est considéré comme homosexuel. "Ou plus précisément, comme un équivalent symbolique féminin."

Dans des castes

Dans les pays de l'ex-Union soviétique, la vie carcérale est régie par une hiérarchie basée sur un système de caste.

Les blatnje, les pistonnés, ce sont des truands professionnels pour qui l'incarcération n'est qu'une étape. Ce sont les leaders en prison et refusent toute collaboration avec l'autorité pénitentiaire.

Les muzhiki, littéralement les hommes, sont majoritaires. "Leur avenir dans le crime n'est pas scellé. À leur sortie de prison, certains deviendront des bandits professionnels tandis que d'autres s'engageront à mener une existence honnête. Durant leur incarcération, ils respectent les règles imposées par les blatnje et refusent de collaborer avec l'autorité."

Les kozli, les connards. Ils coopèrent avec les autorités administratives. "Ils sont considérés comme des traîtres."

Dernière caste, méprisés de tous : les petukhi, les pédales. Elle regroupe homosexuels, tout détenu ayant été sexuellement contraint par un de ses pairs ainsi que les pointeurs.

Noms cruels

Aux États-Unis, pas de castes, mais ce n'est pas pour autant que l'univers carcéral n'est pas régi par des règles, comme nous le confirme Evelyne Josse.

"Les détenus se répartissent en deux grandes catégories (subdivisées en sous-classes) distinguant les forts des faibles, les dominants des dominés et, au bout du compte, les hommes virils des femmes ou de leurs équivalents symboliques."

Les dominants sont appelés men (les hommes), studs (terme utilisé pour désigner les étalons reproducteurs, par extension hommes réputés pour leur virilité et leur puissance sexuelle) ou jockers (sportifs des high schools américaines renommés pour leurs succès féminins).

Les dominés regroupent les homosexuels, les queers (pédales, tapettes), les homosexuels efféminés, les queens (folles, tantes), appelés aussi sissy (femmelettes, chochottes) ou bien encore little girls (petites filles) ainsi que les hétérosexuels et bisexuels violés par leurs pairs, les punks (lopettes, tapettes).

La violence qui règle toute la hiérarchie

C'est elle qui structure la vie en prison, qui crée de nouvelles identités

BRUXELLES "Le virilisme se manifeste principalement par un comportement dominateur et violent. Dans la société carcérale, cette violence, en particulier la violence sexuelle, devient le moyen d'exercer un pouvoir dans une situation où les individus en sont presque totalement privés", précise Evelyne Josse dans son étude.

Les relations entre les détenus sont majoritairement dominées par des rapports de force et d'autorité virile basés sur la soumission et l'humiliation. "Dans l'univers pénitentiaire, chacun gagne sa place en se mesurant aux autres."

En prison, il faut faire face à la situation, impossible de fuir. "Il n'existe dès lors que deux options : fuck or fight, baiser ou combattre. S'il refuse de se soumettre, l'individu n'a qu'une issue : faire ses preuves, se battre pour son honneur, prouver qu'il est un homme."

Et c'est ainsi que les détenus qui se défendent obtiennent le statut de leaders. Les autres deviennent des subordonnés, tant au plan physique, mental, financier et/ou sexuel.

"La violence produit ainsi des masculinités inégales; elle départage les individus en deux classes : celle des hommes dignes de ce nom capables d'affirmer leur virilité et celle des sous-hommes."

Les vrais hommes doivent leur supériorité hiérarchique à différents facteurs : "leurs prouesses criminelles (identité précarcérale déjà déterminée par l'activité criminelle), à leur apparence virile (musculature développée, tatouage, etc.), à leur sens de l'honneur (violence en réponse à toute provocation ou intimidation), à leur volonté de dominer".

Les sous-hommes regroupent les homosexuels, les bisexuels, les transsexuels et les travestis. "Car ils n'attestent pas d'un comportement sexuel dominant et ne répondent donc pas aux canons de la virilité." Les victimes d'agressions sexuelles sont également exclues de la communauté virile "car, selon les mythes, un homme digne de ce nom ne peut être forcé à accomplir quelque acte que ce soit et préfère mourir plutôt que de céder sa virginité anale".

Enfin, les détenus à l'apparence plus fragile (petit, mince, imberbes) sont également considérés comme inférieurs.

Emmanuelle Praet

© La Dernière Heure 2007